

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 1

Artikel: Le 1er janvier
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199156>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Eh bien, il saurait une bonne fois qu'il n'aveugle pas tout le monde ici.

— Vous êtes une sotte, une malheureuse ! Ne comprenez-vous donc pas combien sa présence jette de lustre sur ma pension ?

— En attendant, M. le comte fait la noce avec votre argent. Tous les soirs, il est au cirque, à roucouler avec son écuyère, et m'est avis que cette péronnelle ne doit pas se contenter d'un cornet de pastilles à la « bise » ou de « pétoles au ministre ». Il lui faut sans doute des soupers fins et des bijoux.

— Ceci est l'affaire de M. d'Aprica et non la vôtre. Sachez au reste que M. le comte est un artiste délicat, qui étudie toutes les manifestations de l'art. Mais je suis bien bonne de vous dire ces choses : elles passent votre entendement, ma vieille. Retournez à vos marmites et ne vous mêlez pas de faire l'éducation d'un seigneur qu'un roi honore de son amitié.

Toute fière qu'elle fût d'abriter sous son toit l'ami de Victor-Emmanuel, M^{me} Blesson se demandait avec une pointe d'inquiétude quand elle verrait la couleur de son argent. Depuis trois semaines qu'il était là, elle lui avait avancé plus de deux cents francs et elle voyait venir avec terreur le moment où sa bourse montrerait le fond. Elle en était là de ses sombres réflexions, quand M. d'Aprica entra.

— Toujours belle comme une princesse de dix-huit ans, aimable madame Blesson ! lui dit-il en lui faisant comme à l'ordinaire une profonde courbette. Vous allez dire que z'exploite la magnanimité de la plous sarmante des femmes, mais z'espère que ce sera pour la dernière fois. Z'ai besoin de vingt francs. Si cela vous zène...

— Cela ne me gêne nullement, M. le comte ; mais ne voulez-vous pas relancer un peu votre banquier ? Il me semble qu'il abuse singulièrement de votre patience.

— S'il abuse, ce brigand ! il me broûle à petit feu !

— Et il n'y a pas moyen de lui faire rendre gorge ? Voulez-vous que j'aïlle chez un homme d'affaires et que je le charge d'entreprendre des démarches qui sont au-dessous de votre condition ?

— Ce serait inutile, madame : c'est le banquier dou roi, il n'y a que Sa Majesté qui puisse le faire bouzer.

— Ah ! c'est le banquier du roi !

M^{me} Blesson devint songeuse.

— Mais, belle madame, laissons ce coquin et laissez-moi vous demander ce que vous pensez d'une idée qui m'est venue cette nuit. Ze me souis dit : « Comte Francesco d'Aprica, tou ne saurais être plous longtemps à la charge de l'exquouise madame Blesson ; il faut, tant que tou n'as pas reçou ta rente, que tou aïlles dans une pension plous modeste et que tou donnes des leçons pour vivre. Gagner son pain n'est pas déchoir ! »

— Que ces sentiments, M. le comte, vous honorent ! Mais vous ne quitterez pas ma maison, je vous en supplie. Je vous trouverai des leçons. Que voulez-vous enseigner ? votre belle langue ? les beaux-arts ? la science du blason ?

— Tout ce qu'on voudra. Ze possède tous les arts et toutes les sciences. Et puisque vous voulez bien m'aider encore en ceci, puis-je vous prier de demander aux sœurs Coumacliet si elles n'ont pas besoin d'une professeur pour leurs poulettes.

— Certainement, M. le comte, que je le leur demanderai ; le temps de mettre mon chapeau et ma voilette et j'y cours.

VICTOR FAVRAT.

(La fin au prochain numéro.)

Lo lào et lo tsambérot.

On lào que la sai affaravé
Du lo matin sè promenavé
Po trová on borné, on rio,
Yo lo pouessé tant bin que mau
Sè dessaiti à plliéna gáola.
A la fin, tràovè 'na regola,
Et noutron larro dè muton
Plliondza son mor tantqu'ao meinton.
Quand l'ein eut 'na bouna pansaie,
Que sa sai fut tota passáie,
Sè chité ao fin boo dáo trereau
Po vouaiti clliao bots, clliao crapauds

Que barbotávont dein cll'édhietta
Ein faseint 'na pecheinta chetta.

Tot d'on coup, permi clliao ranaïlles,

Clliao pessons et outro racaïlles,

Le vé on petit tsambérot

Que caminavé tot capot,

Et que tracivé ein lardz'ein lon

Ein nadzotteint à recoulon.

— Vins-vai vers mè, petit affèrè,

Vins pi, ne vu rein tè fèrè !

L'ài fà lo lào, vu dévezà

Avoué té et tè proposà

Dè fèrè, lè dou, chemolitse.

Allein ! allein ! vins pi tantqu'ice !

A cé leingádo tant bon, tant dáo,

L'altro s'aminé don vai lo lào.

— Dis-vai, l'ami, l'ài fà stuce,

Coumeint cein va-te que te dusse

Quand te fà la meindr'escampetta

Caminà à la recouletta,

Na pas marsi drai dévant tè,

Coumeint no z'altro, coumeint mè ?

T'è, ma fai, on bin pourro diablo !

Kà ton soo est destra menàllio

Dè marsi dins'ein recoulet !

Pu, cein que dái t'èlrè fotteint,

L'est que te ne pào què campionà,

Kà, traci rudo, te ne pào pà,

Vu quand t'avancè, tè recoulé,

Et y'a nion que t'amadoulé

Què clliao que medzont ta carcasse,

Que ne váo pas 'na demi-batse !

— Ah ! l'est dinse, monsu lo lào !

Te mè dzuzdo coumeint te váo !

L'ài fà l'altro. Se po traci

Ne marsi pas coumeint tré ti,

Quand faut modà ao grand galo,

Vé asse rudo que tré ti vo ;

Binsu ! ne su qu'on tot pétiou,

Mà vollein-no fremà lè dou

Que y'arrevé bin dévant tè

Bas-lé, tot amont cé gros cret ?

— Cré nom ! quin toupet ! quinn'audace !

Te mè preind don po 'na lémace !

Tè qu'ein martseint à recoulon,

N'avancé pas mè qu'on coitron !

Mè, ein preigneit me n'einmodàtè

Fenameint ein dou-trai cambàtè

Amont lo cret su arrevà !

A tè, tè faut onna dzornà !

Kà te n'è qu'on pourr'estaffé.

Qu'a mè dè bragua què dè fè !

Tins-tou adé la pariura ?

— Oï ! oï ! sottigno la gajura !

Et ne verein lo quin dái dou

Va lo pllie rudo áobin tsau pou !

Fà lo tsambérot. — Et bin allein !

Mà, po modà, ne partetrein

A n'on signau que baillèrè

Et que tot'ora tè montrèrè :

Drai dévant mè faut tè chètá

Po que ta quiaa sàl perquie bà,

Et quand t'ein pincèrè lo bet

Te tracèrè contro lo cret !

Dinse fut fè, et ein n'on chaut,

Lo lào fut astout ao fin hiaut.

— Eh ! io est-tou ? Crazet dáo diablo !

Lo tsemin t'est rudo pénàllio !

Su sù que te n'as pas avancé

Mé d'on pas et dou revire-pi !

L'ài crie lo lào, que crèyái

Lo tsambérot tot 'ein derrái.

— Ya grantenet que su per ice !

L'ài subllié adon noutr'ècrivice

Ya dza 'na vouarba que su amon,

Tsancro dè larro dè muton !

Lo tsambérot avái fé dinse :

Tot ein blliosseint avoué sè pince

La quiaa dáo robè-tsevri,

L'ài s'étái tenu accrotsi.

Vouaiquie coumeint on pào sein couson

Traci pllie rudo... à recoulon !

Le 1^{er} janvier.

Un poète facétieux du XVII^e siècle a composé sur le mois de janvier les vers ci-après, dont quelques-uns, peut-être vieux, sont encore d'une certaine actualité aujourd'hui :

Ne peut-on du calendrier
Effacer le premier janvier,
Ce jour fatal aux pauvres bourses,
Ce jour fertile en sottés courses ;
Ce jour où cent froids visiteurs,
A titre de complimenteurs,
Pleins du zèle qui les transporte,
Sèment l'ennui de porte en porte ?
Où fuir les assauts pétulants
De ces flatteurs congratulants
Qui viennent donner pour étrene
Le fin poison de leur haleine ?
O jour ! qui n'as pour amateurs
Que l'ordre des frères quèteurs,
Quand du joug pur de tes corvées
Verrons-nous nos cités sauvées ?

Question. — On nous écrit : « Ce moment de l'année où l'on s'ingénie à procurer quel que plaisir aux déshérités, qui souvent manquent du nécessaire, me rappelle ce mot : *Le superflu, chose si nécessaire* ! Bien des fois, je me suis demandé quel est le penseur, vrai philanthrope, qui a dit cela. Voudriez-vous poser la question dans notre cher *Conteur vaudois* ? »

La question est posée ; nous attendons les réponses.

LA SEMAINE ARTISTIQUE. — Théâtre. — Demain, dimanche, en matinée, à 2 $\frac{1}{2}$ heures, *Les Misérables*, grand drame de Victor Hugo, et *Le député de Bombignac*, charmante comédie en 3 actes. — Le soir, à 8 heures, *La reine Margot*, drame historique d'Alex. Dumas père, *Le Bonheur conjugal*, vaudeville en 3 actes. — Jeudi, *La Tosca*.

Kursaal. — Demain, dimanche, à 3 heures, matinée : *Lorette* et son chien de marbre, *Kiners-Moulin*, fantaisistes, *Trio Nandroux*, *Pindanos*, etc., et, pour finir, *Le coup de minuit*, comédie. Le soir, à 8 h., nouvelle représentation.

Passe-temps. — La solution de la charade de samedi est *pré-jugé, préjugé*. Nous n'avons reçu que trois réponses justes, celles de MM. E. Oder, Genève ; E. Fivaz, Lausanne, et Julien Charmey, Avenches, qui a obtenu la prime.

Enigme.

Fille me porte élégamment ;
Le militaire, fièrement ;
Le petit-maître, lestement ;
L'homme de robe, gravement ;
Le quaker, très assidûment ;
Monsieur l'abbé, négligemment ;
Le financier, insolément ;
Le bourgeois, indifféremment ;
Le villageois, utilement.

Les réponses sont reçues jusqu'au jeudi, à midi.

Boutades.

— Vous devez avoir bien des condamnés à perpétuité dans votre maison ? demandait-on au concierge d'une maison pénitentiaire.

— Oh ! bien, voilà, pas tant ; ils meurent presque tous avant d'avoir fini leur peine.

Au train direct, à Morges, le contrôleur, descendu du train, crie devant chaque voiture :

« Morges !... Pour Apples-l'Isle-Bière, changement de train !... Morges !... Pour Morges-l'Isle-Bière, changement de bière ! »

Un voyageur, à l'ouïe de ce lapsus : « Il a bière en tête. »

Un autre voyageur : « Ça vaut toujours mieux que tête en bière. »

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.